

Texte en anglais trouvé sur le site anar britannique Libcom.org (<http://libcom.org/>), dans sa rubrique « History », sous le titre « An interview with workers at Fiat, 1970 ».

La traduction a été réalisée par le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation (CATS) de Caen en novembre 2011.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

## **INTERVIEW AVEC DES TRAVAILLEURS DE FIAT**

*Trois ouvriers de l'usine italienne Fiat "Mirafiori" à Turin décrivent l'expérience d'immigrants du sud venus travailler dans une ville industrielle au nord de l'Italie. (la discussion a été enregistrée à Turin au mois de décembre 1970)*

**Ce n'est qu'après l'été 1969 qu'en Angleterre on a commencé à entendre parler des luttes dans les usines Fiat. Y avait-il une tradition de luttes avant le milieu de l'année 1969 ou est-ce que les affrontements récents ont été le début du mouvement révolutionnaire chez Fiat?**

Luigi : tu veux dire : est-ce que ce mouvement a cassé la léthargie des 20 années précédentes ? Eh bien, oui, ça a été le cas ! Il y avait déjà eu des luttes par le passé mais elles étaient dominées et définies par les syndicats à intervalles fixes. Tous les 2 ou 3 ans lorsque les conventions se terminaient, il y avait des grèves encadrées syndicalement ; elles duraient 2 ou 3 jours avant que la répression patronale ne s'abatte sur elles. Le peu de politisation acquise pendant ces quelques jours de grève allait être digéré les 3 années suivantes par le patronat.

C'est vers 1966 que les immigrants du sud ont commencé à affluer. La situation sociale turinoise a explosé : manque de logements, hausse des prix de l'énergie, spéculation immobilière. Malgré la flambée des prix et aucun accueil sur place, 10 à 15000 personnes sont arrivées.

**Quand êtes-vous rentrés chez Fiat ?**

Luigi : je bosse depuis 20 ans ici. Les 2 autres sont arrivés récemment mais cette nouvelle génération a rompu avec tout ce à quoi on était habitué.

Toni : Ca fait 2 ans que j'habite ici et j'ai commencé à travailler chez Fiat juste au moment où les luttes démarraient.

**Quand êtes vous arrivés à Turin, comment cela s'est-il passé ?**

Nino : Je vis ici depuis quelques années. J'ai toujours plus ou moins travaillé en atelier, dans la chaleur, toujours à Turin. Quand j'ai été embauché chez Fiat je ne connaissais rien à rien. Mais le travail politique était déjà en route : des étudiants distribuaient des tracts et nous expliquaient des tas de choses comme le fonctionnement d'un syndicat. Tout a "pété" en 1969. Boom !

Toni : J'avais jamais vu ça de ma vie. Je viens d'une petite ville de Calabre. Là-bas, c'est l'église qui fait la loi : 3 ou 4 curés (une bande de connards). Ils faisaient de nous de vrais boy scouts en nous inculquant leur idée de la "démocratie". À part ça, y avait 4 ou 5 communistes, 7 ou 8 fascistes et c'est tout. La Calabre est encore une région aux mains de comtes et de barons qui étaient déjà en place du temps de Mussolini, et se sont très bien accommodés en dehors de son régime, avec leur pouvoir, leurs villas... C'est comme ça en Calabre.

En Calabre avec 50 liras je pouvais m'acheter un sandwich ou autre chose. Quand je suis arrivé à Turin tout coûtait 4 fois plus cher, c'était dingue ! C'est à ce moment-là que j'ai commencé à faire de la politique dans le giron de Lotta Continua. Au début je lisais leurs tracts pour m'informer et savoir ce qu'ils disaient. Un jour un des camarades étudiant de Lotta Continua m'a débusqué et a commencé à me parler. Il m'a vraiment attaqué parce que j'étais syndiqué. Avant de bosser chez Fiat j'avais déjà travaillé dans des petites boîtes où j'avais entendu dire des syndicats qu'ils étaient là pour défendre les travailleurs. Bien sûr en Calabre on ne sait même pas ce qu'est un syndicat, les gens ne savent pas que ça existe ! Depuis, j'ai appris ce qu'ils étaient vraiment. J'ai découvert plein de trucs et j'espère pouvoir les transmettre à mes collègues de travail à l'usine. Cela leur permettra de comprendre les choses par eux-mêmes.

Petit à petit, quand on était peu, on a commencé nos luttes en tournant dans l'usine avec des cortèges tellement énormes qu'on pensait qu'on en verrait jamais le bout. On appelait ça "le serpent". Ça s'est passé comme ça : une fois, à l'appel du syndicat il y eut 3 heures de grève. C'était l'époque où les grosses luttes commençaient (automne 1969). Quelques uns d'entre nous avec d'autres militants on s'est demandé ce qu'on pouvait faire. On a décidé que le mieux pour nous c'était de partir en cortège dans l'usine pour faire sortir le plus de gens possible. On y était, à cette grève syndicale de 3 heures, 2 d'entre nous, avec 5 ou 6 autres camarades et on a contacté quelques personnes de Lotta Continua. On s'y est mis, on était juste 7. Quand on est arrivés au siège social de la boîte où traînent les cadres, on était environ 7 000. C'était foutrement chouette. Les dirigeants nous regardaient pas les fenêtres. Ils ne savaient pas quoi faire. Les quelques vigiles qui étaient là étaient terrorisés. C'était beau ! Maintenant on a commencé à 7 et on a fini à 7000. La prochaine fois que les conventions seront renégociées, on sera 7000 au début et on terminera à 70 000 et là ce sera la fin de Fiat. Adieu, Agnelli !

Une autre anecdote : y'avait une grève qui durait déjà depuis quelques jours et on était en cortège dans l'usine. Les gens se sont mis à balancer des slogans : "cassons la gueule aux chefs, ils donnent des ordres depuis au moins 100 ans et on en a ras- la-casquette !". On s'est ramenés et on leur a fait fermer leurs clapets aux chefs. Les gens les regardaient, ils les sifflaient et leur crachaient à la gueule. Quand les chefs nous "zyeutaient", ils nous tuaient du regard, mais que pouvaient-ils faire ? Ils ne comprenaient pas ce qui arrivait. Y'en a qui s'étaient cassés le cul pour devenir chef et nous, on les traitait comme de la merde.

Luigi : C'était tous ces jeunes qui luttait de manière spontanée ; on s'est logiquement rendu compte que ça constituait une sorte d'alternative aux luttes syndicales habituelles, une alternative qui faisait son chemin avec les contacts croissants qui avaient lieu avec les étudiants. Comme vous le savez, depuis 1967 le mouvement étudiant a rejoint les luttes des travailleurs.

### **Quelle était la relation entre les ouvriers révolutionnaires et les militants du mouvement étudiant ?**

Luigi : Ça a été une sorte d'effort collectif, eux dehors et nous dans l'usine. Au départ, on bossait sur tous les antagonismes dans la boîte, ils nous servaient de levier de lutte. Un exemple, Fiat ne fournit pas de vêtements de travail : on fout le bordel et les étudiants rassemblés à l'entrée de l'usine nous appuient avec des mégaphones, des rassemblements aux portes, des tracts, des grandes affiches, etc...

On essaie habituellement de se renseigner sur ce qui se passe dans l'usine; on rapporte les infos en vrac par écrit et on les refile aux militants extérieurs pour qu'ils les impriment parce qu'ils sont bons dans ce genre de truc et qu'ils ont plus de temps que nous pour travailler toute la nuit. On espère pouvoir imprimer un jour nous-mêmes nos tracts. On a déjà commencé à les rédiger à la machine et à faire des distributions à l'extérieur des portes. Au départ c'étaient d'anciens étudiants qui dirigeaient Lotta Continua et c'est nous qui appliquions la ligne politique. Maintenant nous commençons à prendre la direction en main. Il y a un peu de confusion en ce moment à ce propos : nous devrions prendre la direction du mouvement, mais ces anciens étudiants contrôlent encore une bonne partie de l'appareil comme le journal national, les duplicateurs,

l'impression des affiches et tout ce qui s'ensuit. Aujourd'hui, je dirai quand même que la direction est vraiment mixte.

### **Donc tu peux affirmer que la nouvelle vague militante a vu le jour en même temps que l'immigration massive et les mouvements étudiants?**

Luigi : Oui ! Les étudiants italiens l'ont vite compris, d'abord avec le mouvement universitaire puis avec les groupes d'ultra-gauche, qu'ils auraient des chances de réussite uniquement en s'alliant avec les luttes ouvrières. C'est vraiment comme ça que tout a commencé. À l'exception de quelques tractages devant les usines dans des endroits reculés comme à Pise en 1964 ce n'est qu'en 1967 que le travail politique de masse a réellement commencé devant les portes d'usine. Et ça a bougé juste au moment où commençaient à être embauchés les nouveaux travailleurs du sud, déracinés, qui avaient brûlés les ponts derrière eux et étaient venus à Turin pour se retrouver sans toit et au moment de la flambée des prix. Ajoutez à cela les étudiants dans la rue qui concentraient leur travail politique sur ces problèmes et travaillaient à leur éruption ; en toute logique ça a explosé. Seulement, ça a chié parfois de manière désorganisée, décousue voire chaotique.

Maintenant les luttes spontanées sont terminées. J'en suis convaincu. Et quand les luttes reprendront ce devront être des luttes pour l'organisation. L'an dernier on s'est battu à 7 ou 8 parfois, dans quelques ateliers, tous mis en relation, ici à Mirafiori, à travers Lotta Continua parce qu'on en avait assez des syndicats. Mais aujourd'hui nous évoluons vers une situation dans laquelle nous nous coordonnons dans l'usine secteur par secteur. Quand nous décidons à un moment de lancer une grève, on lance une assemblée par atelier, par exemple l'atelier 55. Une fois rassemblés on se dirige vers l'atelier vernissage et ainsi de suite. Avant on perdait 3 ou 4 heures avant de se réunir tous et pendant tout ce temps la colère diminuait. Coordonner la lutte à l'intérieur de l'usine ça signifie que quand on décide de faire un cortège, il ne faut pas plus d'une demi-heure pour le démarrer. Chaque groupe, chaque atelier bouge avec les autres. Quand on s'y met, on arrive à un certain point où on peut décider des objectifs qu'on veut atteindre. On peut décider de lâcher le terrain de l'usine, d'aller en bloquer d'autres, radicalisant la lutte hors de l'usine afin d'impliquer d'autres endroits.

### **Quel a été le rôle des syndicats pendant ces luttes ?**

Luigi : les syndicats sont là pour s'assurer que les travailleurs restent dans les limites du système et qu'ils ont moins de possibilités de le défier. Ils sont l'extension de la maladie dont est atteint le gouvernement ; c'est "le long bras" des partis politiques dans les usines. Chaque groupe, chaque parti politique a une petite "main" dans l'usine. Les chrétiens démocrates ont la CISL, les communistes la CGIL, les fascistes le SIDA, les sociaux démocrates l'UIL et même quelques républicains... Chacun d'eux a une présence dans l'usine afin de contrôler la situation. Aujourd'hui, beaucoup de travailleurs comprennent cela. Mais ils n'ont pas encore une alternative. Chez Fiat les syndicats ne comptent pas pour du beurre et tout le monde est bien conscient d'où ils se situent. Et présentement ils sont la seule organisation avec une voix, ce sont les seuls à pouvoir s'exprimer lorsqu'il y a négociation avec la direction. La nécessité présentement est donc de commencer à créer un noyau d'agitation dans l'usine, ou des comités révolutionnaires, tellement forts et implantés qu'ils deviennent une alternative réelle aux commissions internes et aux délégués mis en place par les syndicats. Ainsi on commence à créer un point de référence dans l'usine vers lequel les travailleurs les moins politisés peuvent se tourner, alors ils peuvent échapper au contrôle des syndicats, parler ensemble et se politiser eux-mêmes plus avant. C'est exactement ce dans quoi nous nous engageons désormais : former des noyaux d'agitation, parvenir à des accords entre nous, étudier et comprendre la situation, fournir un point de focalisation à l'intérieur de l'usine. Ces noyaux d'agitation sont composés de travailleurs ordinaires et les meilleurs d'entre eux sont les activistes. Il faut préciser également que les participants à ces noyaux ne sont pas uniquement des membres de Lotta Continua mais aussi de travailleurs ayant compris la nécessité de s'organiser et qui nous rejoignent pour cette raison.

## **Quels sont vos objectifs avec ces noyaux d'agitation au sein des usines?**

Luigi : si nous réussissons à créer un noyau d'agitation ou des comités révolutionnaires, et nous nous y essayons, notre but n'est pas de former un nouveau syndicat mais bien d'apporter une perspective politique et révolutionnaire aux travailleurs. Nous ne devons tomber ni dans l'économisme ni dans le corporatisme. On ne doit pas dire : "regarde nous devons lutter pour 5 ou 10 lires de plus ou travailler une ou 2 heures de moins". Nous nous battons, et évidemment cela ne sera pas atteint dès demain, pour le pouvoir car la classe ouvrière sans le pouvoir n'est rien. Mais évidemment on ne peut pas se dissocier des luttes économiques car pour la plupart des travailleurs le combat passe par là au début. Seulement ces luttes doivent aller de pair avec un travail de développement révolutionnaire de la compréhension, de la politisation, de la conscience des masses laborieuses. C'est seulement ainsi qu'on peut espérer prendre le pouvoir ce qui est notre objectif. Le but est de prendre le contrôle de l'usine car c'est ici que se crée la richesse et c'est nous qui devrions l'avoir, pas eux.